



HAL
open science

“ Le sentiment monarchique dans À la recherche du
temps perdu ”

Stéphane Chaudier

► To cite this version:

Stéphane Chaudier. “ Le sentiment monarchique dans À la recherche du temps perdu ”. Luc Fraisse, dir. Proust et Versailles, Hermann, p. 231-253, 2018. hal-01974908

HAL Id: hal-01974908

<https://hal.science/hal-01974908>

Submitted on 9 Jan 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Stéphane Chaudier

Publication : « *Le sentiment monarchique dans À la recherche du temps perdu* », Proust et Versailles (Luc Fraisse, dir.), Paris, Hermann, 2018, p. 231-253.

Auteur : Stéphane Chaudier, professeur, université de Lille, laboratoire ALITHILA, EA 1061

Mots-clés : Proust, *À la recherche du temps perdu*, roi, monarchie, politique, poétique, Guermantes

Résumé :

La Recherche n'est pas un grand roman monarchiste, un roman qui plaiderait, avec ses moyens propres de roman, pour la restauration de la monarchie ou qui viserait à renforcer chez le lecteur l'amour ou le respect de l'idée royale, et des personnes royales qui l'incarnent. Le moment historique de la *Recherche* est bien connu : la toile de fond du roman intègre les conséquences de la décennie manquée, celle que se raconte si bien Daniel Halévy dans *La Fin des notables* et la *République des ducs* : le comte de Chambord refuse d'adopter le drapeau tricolore et fait ainsi capoter l'espoir d'un retour des Bourbons ; le duc de Broglie et le maréchal de Mac Mahon, qui sont au pouvoir, ne parviennent pas à donner une traduction politique à leur désir de restauration, après l'éviction de Thiers ; ce sont donc les républicains, opportunistes puis radicaux, qui prendront en main les destinées de la France. Comment donc, dans ces conditions, cerner le sentiment monarchique : qui l'éprouve ? Le narrateur ? Les personnages ? Ce sentiment est-il un ? Pour retrouver la cohérence de cette riche et fluente matière, je propose l'hypothèse suivante : dans l'univers de Proust, le sentiment monarchique montre comment le désir de sacralité imprègne la perception de la beauté sociale pour se diffuser ensuite hors du monde social, dans l'appréhension d'autres formes et d'autres manifestations de la beauté.

Le sentiment monarchique dans *À la recherche du temps perdu*

L'affaire est entendue : Proust n'est pas Maurras et *la Recherche* ne sera pas un grand roman monarchiste, un roman qui plaiderait, avec ses moyens propres de roman, pour la restauration de la monarchie ou qui viserait à renforcer chez le lecteur l'amour ou le respect de l'idée royale, et des personnes royales qui l'incarnent. Le moment historique de la *Recherche* est bien connu : la toile de fond du roman, sa texture intime, intègrent les conséquences de la décennie manquée, celle que se raconte si bien Daniel Halévy dans *La Fin des notables* et la *République des ducs* : le comte de Chambord refuse d'adopter le drapeau tricolore et fait ainsi capoter l'espoir d'un retour des Bourbons ; le duc de Broglie et le maréchal de Mac Mahon, qui sont au pouvoir, ne parviennent pas à donner une traduction politique à leur désir de restauration, après l'éviction de Thiers¹. Ce seront donc les républicains, opportunistes puis radicaux, qui prendront en main les destinées de la France et mèneront l'œuvre glorieuse ou funeste de la Revanche². *La Recherche* enregistre bien ce clivage des valeurs :

¹ Daniel Halévy, *La Fin des notables I et II*, Paris, Grasset, 1929 et 1937, repris en collection de poche Hachette Pluriel.

² Sur ce républicanisme passablement dépolitisé de Proust, voir Stéphane Chaudier, « Politique de Proust » dans *Marcel Proust : surprises de la Recherche*, revue *Textuel* n° 45, textes réunis par R. Coudert et G. Perrier, 2004, p. 29-44, consultable sur HAL : <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01685454> et « Le discrédit de Clio », *Proust et les moyens de la connaissance*, textes réunis par Annick Bouillaguet, Strasbourg, Presses Universitaires de Strasbourg, coll. "Formes et savoirs", 2008, p. 169-182, consultable sur HAL : <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01677013>.

Au temps de ma petite enfance, tout ce qui appartenait à la société conservatrice était mondain, et dans un salon bien posé on n'eût pas pu recevoir un républicain. Les personnes qui vivaient dans un tel milieu s'imaginaient que l'impossibilité de jamais inviter un « opportuniste », à plus forte raison un affreux « radical », était une chose qui durerait toujours, comme les lampes à huile et les omnibus à chevaux. (*RTP, JF, I, 507*)

On le voit : tout ce qui est républicain relève du paradigme des utilités politiques et constitue le repoussoir des élégances mondaines ; sur le monde, le vrai, règne en revanche un roi fantôme, vénéré mais très absent ; en cette absence de souverain légitime, de cour, ce sont le duc et la duchesse de Guermantes qui assurent poétiquement l'intérim : plus continûment et plus brillamment que la princesse de Parme, ils règnent, à tous les sens du terme, sur la portion la plus désirable, la plus fascinante, du monde social. Gracq l'avait parfaitement noté :

Pendant près d'un siècle (cela commence avec le règne de Louis-Philippe : « Allez-vous aux Tuileries, madame la duchesse ? – Oui, dans le jardin » et cela culmine avec le monde de Proust et le salon Guermantes, où on regarde comme une bête curieuse quelqu'un qui va dîner à l'Élysée) les images de l'ascension sociale ont été en France presque radicalement coupées de l'accès au pouvoir politique : admirable chance de développement d'un romanesque social complexe et subtil dont Balzac a été le premier à utiliser toutes les possibilités [...]³.

Assurément, Gracq nous lègue ainsi un beau sujet d'étude : il y a en effet tout un romanesque social fondé sur le prestige poétique des rois ; désintéressé en ses diaprures esthétiques, ce culte royal est irrémédiablement compromis par le snobisme. Ce n'est pas là exactement mon sujet : le sentiment monarchique dans la *Recherche* n'est pas limité à la représentation si délicieusement problématique de la mondanité chez Proust, à ce partage mouvant entre le sentiment du beau (belles généalogies, beaux corps nobles lestés de poésie par leur ancrage dans l'histoire féodale et la géographie des provinces françaises) et le désir éperdu de reconnaissance. Comment donc, dans ces conditions, cerner le sentiment monarchique : qui l'éprouve ? Le narrateur ? Les personnages ? Ce sentiment est-il un ? Pour retrouver la cohérence de cette riche et fluente matière, je propose l'hypothèse suivante : dans l'univers de Proust, le sentiment monarchique montre comment le désir de sacralité imprègne la perception de la beauté sociale pour se diffuser ensuite hors du monde social, dans l'appréhension d'autres formes et d'autres manifestations de la beauté. Autrement dit, il convient de comprendre comment Proust envisage le passage des noms *roi* ou *reine* à l'adjectif *royal*.

Avant de donner corps à cette hypothèse, je voudrais dissiper un malentendu. Le sentiment monarchique chez Proust n'est pas une mystique, comme il y a chez Péguy une mystique socialiste puis patriotique. Pour avoir une idée de ce qu'est la mystique royaliste, je me suis référé au beau livre de Jean Raspail, *Le Roi au-delà de la mer*, qui n'est certes pas contemporain de Proust, puisque cette œuvre (intitulée *roman* mais qui est en fait un essai) est publiée en 2000 ; ce texte n'en dégage pas moins l'armature transhistorique de la mystique royaliste⁴. La pierre angulaire de cette croyance est constituée par l'idée que le roi est l'élu de Dieu : « “La grâce divine qui a fait les rois de France est un flux continu qui échappe au pouvoir des hommes. Elle est éternellement transmissible chez ceux que Dieu a choisis. Elle ne peut être interrompue. On peut couper la tête des rois chrétiens, les chasser, les oublier, la grâce divine court toujours...” », explique Jean Raspail⁵. Ces quelques lignes, denses, m'aident à formuler la question que j'adresse au roman de Proust : pourquoi une telle mystique n'a-t-elle pas cours dans la *Recherche* ? Qu'est-ce qui la rend organiquement

³ Julien Gracq, *Œuvres complètes, En lisant en écrivant*, édition de Bernhild Boie, Paris, Pléiade, t.2, p. 604.

⁴ Jean Raspail, *Le Roi au-delà de la mer*, Paris, Albin Michel, 2000.

⁵ *Idem*, p. 26.

impossible ? Tout mon travail sur le vocabulaire religieux dans la *Recherche* m'a amené à penser que, dans ce roman, l'artiste est la seule figure humaine qui puisse prétendre capter quelque chose d'une grâce divine qui existe sans être explicitement nommée et encore moins rattachée à une personne divine confessée comme telle. Il n'y a pas de place, dans la *Recherche*, pour deux ordres de grandeurs concurrents : et c'est l'art et lui seul qui hérite de tout ce qui fait défaut à l'ordre politique⁶.

Mais ce n'est pas parce qu'il n'y a pas de mystique royaliste dans la *Recherche* qu'il n'y a pas un sentiment monarchique relevant de l'intuition du sacré. Sans jamais être légitimé par la grâce et l'onction divine, le roi n'en est pas moins une figure regorgeant d'un pouvoir de séduction, d'une force rayonnante à laquelle ceux et celles qui l'approchent ne peuvent qu'être sensibles. Ce sont précisément le devenir de cette force, sa dissémination et sa déperdition dans les différents espaces de la *Recherche*, dont il sera question tout au long de cette étude. Dans un premier temps, je montrerai que le lecteur de Proust entre dans un monde tissé par la présence des rois et des reines ; ces altesses, ces « «Royalties» » comme le dit Odette (*RTP, JF, I, 510*) ne sont pas les lieutenants de Dieu sur terre mais sont plutôt comparables à des olympiens, des dieux païens, moins terrifiants que délectables. Dans un second temps, j'analyserai la manière dont les Guermantes offusquent, à tous les sens du terme, la présence royale : en se l'appropriant, ils la trahissent⁷. J'étudierai enfin comment l'idée de royauté imprègne la pensée proustienne, en particulier par le biais des comparaisons qui émaillent les discours ou les points de vue des personnages et du narrateur. De quoi le roi, la reine, sont-ils les parangons ? Cette question, tout naturellement, nous amènera à nous demander ce que l'esthétique proustienne doit et ce qu'elle fait à l'idée de royauté.

1. Un monde rempli de rois

Entrons dans la *Recherche*. Sans même nous arrêter à l'inaugurale rivalité de François I^{er} et de Charles-Quint (*RTP, CS, I, 3*), poussons la porte de l'église, à Combray. Contemplons les vitraux : « l'un était rempli dans toute sa grandeur par un seul personnage pareil à un Roi de jeu de cartes, qui vivait là-haut, sous un dais architectural, entre ciel et terre [...]. » (*RTP, CS, I, 59*⁸). *Vivait* : je retiens ce verbe. Pour l'enfant, le roi vit : ce ne sont pas seulement des couleurs ou des ondes lumineuses qui vibrent sous son regard, c'est une altérité ontologique dont le texte enregistre la présence familière et mystérieuse. Qu'est-ce qui fait exister ce sentiment premier et comme spontané de la dignité royale ? La culture : l'enfant fasciné qui regarde « un haut compartiment divisé en une centaine de petits vitraux rectangulaires où dominait le bleu, comme un grand jeu de cartes pareil à ceux qui devaient distraire le roi Charles VI » (*idem*) connaît ses rois de France ; il peut à coup sûr en réciter la liste ; il a mémorisé anecdotes, petits faits et *realia* diverses qui donnent de la chair à des représentations qui sans cela resteraient pour lui lettre morte. Même chose pour les tapisseries : « (la tradition voulait qu'on eût donné à Assuérus les traits d'un roi de France et à Esther ceux d'une dame de Guermantes dont il était amoureux) » (*RTP, CS, I, 60*). Cette parenthèse qui informe le lecteur fait de lui le récipiendaire d'un savoir diffus qui irrigue puissamment la perception des réalités quotidiennes. De Combray, allons à Paris : « “[...] je

⁶ Stéphane Chaudier, *Proust et le langage religieux : la cathédrale profane*, Paris, Champion, collection « Recherches proustiennes » dirigée par A. Bouillaguet et B. Rogers, janvier 2004.

⁷ Je reprends et prolonge mon étude intitulée « Proust et les entrées royales », *Imaginaire et représentations des entrées royales au XIX^e siècle : une sémiologie du pouvoir politique*, Saint-Étienne, PUSE, 2006, p. 269-280, article consultable sur HAL : <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01683888>.

⁸ Alors que l'édition Pléiade de Jean-Yves Tadié supprime toutes les majuscules dont Proust se sert quand il mentionne des titres nobiliaires, elle conserve cette majuscule au nom *Roi*, pourtant employé comme un nom commun dans une expression figée (*Roi de jeu de cartes*) ; faut-il voir dans cette idiosyncrasie graphique le signe que, pour l'enfant du moins, le nom *Roi* est tout sauf... commun ?

vais chez une amie pour voir de ses fenêtres l'arrivée du roi Théodose, ce sera superbe" », annonce Gilberte, qui fait ainsi le désespoir de son sigisbée, mais témoigne à sa manière de la proximité palpable des rois pour une simple bourgeoise (*RTP, CS, I, 401*). *La Recherche* est un roman poétique en ce qu'elle refuse de donner à ces premières impressions la sorte de débouché utilitaire qu'elles pourraient appeler. « Mon père disait que je ne m'intéressais à rien parce que je n'écoutais pas quand on parlait des conséquences politiques que pouvait avoir la visite du roi Théodose, en ce moment l'hôte de la France et, prétendait-on, son allié. » (*RTP, CS, I, 407*). Un rigoureux partage des rôles s'établit dans le roman. Au père échoit le territoire viril de la préoccupation diplomatique : « "Il faudra que je sache si cette visite du roi a vraiment de l'importance", nous dit mon père qui s'intéressait beaucoup à la politique étrangère. » (*RTP, JF, I, 429*). De fait, dans l'Europe de la Belle Époque, un roi est encore une figure politique. Mais le fils d'un tel père préfère quant à lui s'intéresser aux réalités culturelles et esthétiques de la royauté qui se déploieront dans la sphère mondaine. Il y aurait tout un roman réaliste, barrésien si l'on veut, où le héros, enraciné exemplaire dans son terreau beauceron, deviendrait, sous l'égide du baron de Charlus, son mentor, une figure de proue du monarchisme :

« Quant à ce que je suis personnellement, c'est un sujet, monsieur, dont je n'aime pas beaucoup à parler, mais enfin, vous l'avez peut-être appris, un article assez retentissant du *Times* y a fait allusion, l'empereur d'Autriche, qui m'a toujours honoré de sa bienveillance et veut bien entretenir avec moi des relations de cousinage, a déclaré naguère dans un entretien rendu public que, si M. le comte de Chambord avait eu auprès de lui un homme possédant aussi à fond que moi les dessous de la politique européenne, il serait aujourd'hui roi de France. » (*RTP, CG, II, 583*).

Charlus, n'en doutons pas, se vante quelque peu. Vautrin des lambris dorés, il se verrait bien devenir le maître *es* réalités du héros, promis, par la voie de Sodome, à une jolie carrière diplomatique et politique. Hélas, ou tant mieux, le héros s'en fiche : il n'est ni inverti, ni ambitieux. Il aime les jeunes filles et la littérature.

C'est donc la mondanité qui prend le relais des fascinations de l'enfance : car, par les rois et les châteaux interposés, la mondanité offre au jeune salonard la magie de l'enfance retrouvée ; elle met à sa portée cette aura de royauté qui contribue si fortement au merveilleux des premiers âges de la vie. Le héros de Proust fréquente un monde où les Altesses existent : « Si M. de Guermantes avait mis tant de hâte à me présenter, c'est que le fait qu'il y ait dans une réunion quelqu'un d'inconnu à une Altesse royale, est intolérable et ne peut se prolonger une seconde. » (*RTP, CG, II, 719*) Princesse Mathilde, Princesse de Parme, princesse de Luxembourg, sans parler du salut respectueusement distant à la reine d'Angleterre (*RTP, SG, III, 62-63*) : on ne compte plus les rencontres du héros avec des souveraines. L'enfant sensible qu'émerveillaient les traces tangibles et quasi légendaires de la vieille histoire des rois et des reines se meut en un chroniqueur mondain qui jamais ne perd une occasion de montrer son érudition en ces matières :

M^{me} de Luxembourg, nièce du roi d'Angleterre et de l'empereur d'Autriche, et M^{me} de Villeparisis parurent toujours quand la première venait chercher la seconde pour se promener en voiture, deux drôlesses de l'espèce de celles dont on se gare difficilement dans les villes d'eaux. Les trois quarts des hommes du faubourg Saint-Germain passent aux yeux d'une bonne partie de la bourgeoisie pour des décavés crapuleux (qu'ils sont d'ailleurs quelquefois individuellement) et que, par conséquent, personne ne reçoit. (*RTP, JF, II, 63*)

On tient trop peu compte sans doute de ce ton volontiers didactique du narrateur proustien : de page en page, il construit patiemment un *ethos* de renseigné, à qui des personnages ignorants comme Odette ou Bloch servent de faire-valoir :

En tous cas l'ignorance d'Odette en matière mondaine était telle que, si le nom de la princesse de Guermantes venait dans la conversation après celui de la duchesse, sa cousine : « Tiens, ceux-là sont princes, ils ont donc monté en grade, disait Odette. » Si quelqu'un disait : « le prince » en parlant du duc de Chartres, elle rectifiait : « Le duc, il est duc de Chartres et non prince. » Pour le duc d'Orléans, fils du comte de Paris : « C'est drôle, le fils est plus que le père », tout en ajoutant, comme elle était anglomane : « On s'y embrouille dans ces "Royalties" » ; et à une personne qui lui demandait de quelle province étaient les Guermantes, elle répondit : « de l'Aisne ». (*RTP, JF, I, 510*)

Cocasses, les bourdes d'Odette ? Oui, mais elles ont le charme de l'ingénuité et révèlent une forme somme toute très sympathique d'indifférence. Le lecteur est sommé de choisir à quel pôle il s'identifie : à l'ignorance satirisée qu'incarne Odette ou, à l'inverse, à l'ardente curiosité et au savoir un peu pesant du narrateur ? À moins que l'art du roman ne consiste au contraire à favoriser le papillonnage des points de vue, en autorisant le lecteur à passer de l'un à l'autre, pour épuiser les charmes de l'un et s'amuser des limites de l'autre.

2. Le statut ambigu des Guermantes

Une fois lancé dans le monde, c'est par le biais des Guermantes, inlassables pourvoyeurs d'anecdotes sur les rois et les reines de France, sur les usages de la cour, que le héros et le lecteur avec lui acquièrent une compétence quasi encyclopédique. « Je n'ai jamais vu mon père avoir son chapeau chez lui, excepté, bien entendu, quand le roi venait, puisque le roi étant partout chez lui, le maître de la maison n'est plus qu'un visiteur dans son propre salon », explique M^{me} de Villeparisis devant un parterre d'invités bourgeois ravis d'entendre la grande dame jouer son rôle en reliant ces invités plébéiens à l'inaccessible personne royale (*RTP, CG, II, 490*). Entre le discours de la marquise et celui du narrateur, le texte marque une continuité que souligne *a contrario* la mauvaise éducation flagrante de Bloch : « "Vraiment", dit-il en répondant à ce que venait de dire M^{me} de Villeparisis au sujet du protocole réglant les visites royales, "je ne savais absolument pas cela" (comme s'il était étrange qu'il ne le sût pas). » (*RTP, CG, II, 491*). Par le biais de ce *comme si* ironique, prescrivant une sorte de rapport modeste et élégant au savoir monarchique, le texte semble se faire l'éducateur d'un lecteur qui apprend ainsi à se « décrasser » de son « bourgeoisisme ».

Et pourtant, malgré l'extrême fiabilité des renseignements donnés par les Guermantes, très vite, le lecteur se rend compte qu'il y a quelque chose sinon de pourri, du moins de suspect, dans ce royaume de France subsistant sous le régime républicain dans le pré carré du Faubourg Saint Germain. D'une part, les Guermantes ne cessent de s'enorgueillir, et sans doute à bon droit, de ce sang princier et quasi royal, et même plus pur, disent-ils, que celui de la Maison de France. Certes, descendre d'un membre de la famille royale donne un prestige incomparable :

Les Choiseul sont tout ce qu'il y a de plus grand, ils sortent d'une sœur du roi Louis le Gros, ils étaient de vrais souverains en Bassigny. J'admets que nous l'emportons par les alliances et l'illustration, mais l'ancienneté est presque la même. (*RTP, JF, II, 85*)

Pour établir sa supériorité sur les Choiseul, la marquise de Villeparisis feint une objectivité de bon aloi ; elle reconnaît la descendance royale de sa rivale. Mais dans une autre scène savoureuse, elle pousse à un point de rare délicatesse l'art de se faire valoir au détriment de son suzerain :

« Ce qui est assez amusant, dit-elle, c'est que dans ces chapitres où nos grand-tantes étaient souvent abbesses, les filles du roi de France n'eussent pas été admises. C'étaient des chapitres

très fermés. – Pas admises les filles du Roi, pourquoi cela ? demanda Bloch stupéfait. – Mais parce que la Maison de France n'avait plus assez de quartiers depuis qu'elle s'était mésalliée. » L'étonnement de Bloch allait grandissant. « Mésalliée, la Maison de France ? Comment ça ? – Mais en s'alliant aux Médicis, répondit Mme de Villeparisis du ton le plus naturel. Le portrait est beau, n'est-ce pas ? et dans un état de conservation parfaite », ajouta-t-elle. (*RTP, CG, II, 496*)

Reconnaissons que si les « amabilités royales, secrètes et ignorées » dont jouit M^{me} de Villeparisis de la part de la reine Marie-Amélie (*RTP, CG, II, 485*) ne permettent pas à la marquise déclassée de tenir la dragée haute à M^{me} Leroi, parvenue très introduite, ce sont en revanche ces mêmes accointances royales qui, après la mort de Blanche Leroi, rétablissent la balance :

Au jugement de M^{me} Leroi, le salon de Mme de Villeparisis était un salon de troisième ordre ; et M^{me} de Villeparisis souffrait du jugement de Mme Leroi. Mais personne ne sait plus guère aujourd'hui qui était Mme Leroi, son jugement s'est évanoui, et c'est le salon de M^{me} de Villeparisis, où fréquentait la reine de Suède, où avaient fréquenté le duc d'Aumale, le duc de Broglie, Thiers, Montalembert, Mgr Dupanloup, qui sera considéré comme un des plus brillants du XIX^e siècle par cette postérité qui n'a pas changé depuis les temps d'Homère et de Pindare, et pour qui le rang enviable c'est la haute naissance, royale ou quasi royale, l'amitié des rois, des chefs du peuple, des hommes illustres. (*RTP, CG, II, 492*)

Une fois encore, le texte de Proust présente une sorte de jugement dernier promulguant des arrêts mondains qui sont ceux-là même de la réalité : or dans ces arrêts, les relations avec les familles royales sont décisives. Le point semble acquis :

[...] les Guermantes (pour qui, au-dessous des familles royales et de quelques autres comme les de Ligne, les La Trémoille, etc., tout le reste se confondait dans un vague fretin) étaient insolents avec des gens de race ancienne qui habitaient autour de Guermantes, précisément parce qu'ils ne faisaient pas attention à ces mérites de second ordre dont s'occupaient énormément les Courvoisier [...]. (*RTP, CG, II, 734*)

Aussi Charlus n'est-il peut-être pas si délirant qu'il y paraît quand il ose parler de ses « royales narines » (*RTP, P, III, 554*) : certes, l'inversion de l'adjectif hyperbolise la prétention, mais celle-ci n'est quand même pas sans fondement. Où est donc le problème ? Oriane, Basin, Palamède, la sainte trinité aristocratique de la *Recherche*, se comportent comme si, en l'absence du roi, ils étaient rois. Ils usurpent une place et rang qui, si proches qu'ils soient des leurs, ne sont quand même pas les leurs. Donnons deux exemples. Dans le premier cas, c'est la comparaison qui révèle le dessous des cartes. Oriane surjoue la modestie pour décupler l'affirmation de son prestige et le hausser à un point où il en devient indécent :

Pour montrer qu'elle ne cherchait pas à faire sentir dans un salon, où elle ne venait que par condescendance, la supériorité de son rang, elle était entrée en effaçant les épaules là même où il n'y avait aucune foule à fendre et personne à laisser passer, restant exprès dans le fond, de l'air d'y être à sa place, *comme un roi qui fait la queue à la porte d'un théâtre tant que les autorités n'ont pas été prévenues qu'il est là* [...]. (*RTP, CS, I, 325*, je souligne)

Révéler le stratagème, c'est le dénoncer ; aussi, dans le second exemple, le burlesque et la parodie introduits par la référence au « bon roi d'Yvetot légèrement pompette » se poursuivent-ils par une série adjectivale qui transforment les Guermantes en imposteurs, en parasites de la royauté :

Un sourire permanent de bon roi d'Yvetot légèrement pompette, une main à demi dépliée flottant, comme l'aileron d'un requin, à côté de sa poitrine, et qu'il laissait presser indistinctement par ses vieux amis et par les inconnus qu'on lui présentait, lui permettaient, sans avoir à faire un seul geste ni à interrompre sa tournée débonnaire, fainéante et royale, de satisfaire à l'empressement de tous [...]. (RTP, CG, II, 520)

« Fainéante et royale » : les Guermantes sont la réviviscence des rois fainéants, puisque, délestés du souci de régner ou de gouverner la France, ils perpétuent à leur profit une parade monarchique évidée de tout enjeu politique. Pis ! Les Guermantes sont de fieffés hypocrites :

– Oh ! mon Dieu, monsieur, les rois et les reines, à notre époque ce n'est pas grand'chose ! dit M. de Guermantes parce qu'il avait la prétention d'être un esprit moderne, et aussi pour n'avoir pas l'air de faire cas des relations royales, auxquelles il tenait beaucoup. (RTP, CG, II, 529)

Sous prétexte de faire de l'esprit et de lancer de piquants paradoxes à propos de la noblesse napoléonienne, c'est Oriane qui révèle le pot aux roses :

Mon époux va me trouver bien mauvaise royaliste, mais je suis très mal pensante, vous savez, je vous assure que chez ces gens-là on en arrive à aimer tous ces N, toutes ces abeilles. Mon Dieu, comme sous les rois, depuis pas mal de temps, on n'a pas été très gâté du côté gloire, ces guerriers qui rapportaient tant de couronnes qu'ils en mettaient jusque sur les bras des fauteuils, je trouve que ça a un certain chic ! (RTP, CG, II, 809)

Le coup est rude, mais bien assené : l'allusion à l'épopée avortée des dernières guerres chouannes, rallumées par l'aventureuse duchesse de Berry, est transparente. Les Guermantes sont des vassaux félons. Basin à son tour se trahit, en parlant d'une de ses parentes : « “Non, ma cousine était une royaliste enragée, c'était la fille du marquis de Féterne, qui joua un certain rôle dans la guerre des Chouans.” » (RTP, CG, II, 830) Voilà qui est clair : ce n'est pas Basin qui prendra le risque ou le ridicule d'être royaliste enragé ! La pureté du sentiment monarchique chez ceux, qui tenant leur titre du roi, devrait être les premiers à le défendre, n'est pas très grande. Au nom de cette valeur nouvelle, démocratique, qui s'appelle *la publicité* ou *le marketing*. Oriane, qui l'eût cru ?, est une fervente adepte du réalisme démocratique qui place la valeur non dans la grâce ou l'élection divine mais dans la référence au nombre :

– Oh ! Oriane, c'est trop fort, on dirait que vous ne savez pas que le grand-père du roi de Suède cultivait la terre à Pau quand depuis neuf cents ans nous tenions le haut du pavé dans toute l'Europe.

– Ça n'empêche pas que si on disait dans la rue : « Tiens, voilà le roi de Suède », tout le monde courrait pour le voir jusque sur la place de la Concorde, et si on dit : « Voilà M. de Guermantes », personne ne sait qui c'est.

– En voilà une raison ! (RTP, CG, II, 877)

Basin a beau se récrier, la partie est perdue ; tout le monde se fiche que le roi de Suède ne soit que le descendant d'un général pouilleux de Bonaparte. Entre la visibilité qui en impose et l'invisibilité, la rue a fait son choix, que la sagacité un peu veule de la duchesse ratifie. En quoi consiste donc le service des Guermantes envers leur suzerain ? En rien. Quand le roi d'Angleterre vient en France, Oriane lui fait les honneurs de son salon, où elle reçoit, outre le gratin nobiliaire, des célébrités très parisiennes qui amusent le souverain. Oriane vit à l'heure du divertissement et de la publicité : elle préfigure la conversion des monarchies européennes en icônes pour la presse dite *people*. Faut-il en rester là ? Et pourtant, malgré et sous ses

formes inactuelles ou dégradées, Proust enregistre la permanence et la virulence d'une réalité, la royauté, qui suscite un grand désir. Mais de quoi ce désir est-il le nom ?

3. Penser le royal

Disons-le : dans le monde de Proust, l'esprit ou l'imagination des hommes ne peut pas travailler sans se doter d'un point de perfection que circonscrit précisément la notion de *royauté*. Ce n'est pas pour rien que la grammaire parle de *superlatif absolu* : au cœur de la morphologie réside la rémanence de cette forme peut-être indéradicable de sacré. *Absolu* signifie *sans point de comparaison* ; c'est donc le parangon de toutes les comparaisons. Le roi, la royauté, l'adjectif *royal* témoigneraient de ce besoin (anthropologique ? supra historique ?) de donner à la pensée une butée, un point d'arrêt, de cerner la limite au-delà de laquelle il n'existe plus rien. *Dieu* et *divin* sont certes de bons candidats lexicaux ou notionnels pour remplir cette fonction ; mais, à cet égard, le problème d'un mot comme *Dieu* est justement de ne pas se référer à une réalité humaine. Or les hommes exigent qu'une part de leur humanité, sans cesser d'être humaine, soit à la fois *reliée à* et *lestée de* ce qui passe l'humain : le roi, le royal, ont cette fonction. Dans la France de l'Ancien Régime, en la personne du roi, la société reconnaît la positivité plénière d'une manifestation du divin qu'elle nomme le *royal*. Dans une société démocratique, vouée à la reproduction dévaluée de l'effigie royale, le royal demeure comme un absolu relatif à chaque situation, donc comme un absolu précaire qui, le plus souvent, prête à rire ; car même chez de petits bourgeois juifs et passablement honteux de l'être, on rencontre le sentiment du royal ; mais c'est un père Bloch qui l'incarne :

Mais les demoiselles Bloch et leur frère rougirent jusqu'aux oreilles tant ils furent impressionnés quand Bloch père, pour se montrer *royal* jusqu'au bout envers les deux « labadens » de son fils, donna l'ordre d'apporter du champagne et annonça négligemment que pour nous « régaler », il avait fait prendre trois fauteuils pour la représentation qu'une troupe d'opéra-comique donnait le soir même au Casino. (*RTP, JF, II, 134-145, je souligne*)

Basin de Guermantes lui aussi joue sur le mot *royal*, mais a-t-il même conscience de cette syllepse qui fait calembour ? « “Or, vous savez que Brézé, c'est royal, cela peut valoir plusieurs millions, c'est une ancienne terre du roi, il y a là une des plus belles forêts de France.” » (*RTP, CG, II, 756*). Rappelons les circonstances : Palamède, frère de Basin, possède et veut offrir à sa sœur Marsantes (qui n'en veut pas) une authentique terre de roi. C'est donc un cadeau *royal* : le château vient du roi et il coûte plusieurs millions. Mais du prestige historique ou de l'évaluation bourgeoise, laquelle de ces deux valeurs, l'une immatérielle, l'autre très vulgairement matérielle, l'emporte ? Tout cela finit en jeu de mot : Charlus offrant Brézé à qui n'en veut pas, se comporte, dit la facétieuse Oriane, comme Taquin le Superbe. On n'en sort pas : mais quel lecteur ne comprend qu'entre le présent royal de Charlus et le présent royal du père Bloch, entre Taquin le superbe et le vieux juif royal, il n'y a aucune différence de nature ou d'essence, mais seulement une différence de matière, c'est-à-dire d'argent ? Le *royal*, réalité spirituelle, s'est disséminé dans l'ensemble du tissu social ; à l'âge démocratique, chacun peut revendiquer de participer à cette essence royale devenue commune. Proust est le romancier de la trivialisat[i]on moderne du royal. Pour le dire autrement, Proust enregistre la *déterritorialisation* du royal, en créant une ligne de fuite qui emporte, dans ses brisures imprévisibles, des pans entiers de la culture. Il représente, il théorise cet état de fait ; et sans doute, il en jouit.

Faut-il donner des preuves ? On n'a que l'embarras du choix. Écoutons parler Swann : « Penser que pas plus tard qu'hier, comme elle disait avoir envie d'assister à la saison de Bayreuth, j'ai eu la bêtise de lui proposer de louer un des jolis châteaux du roi de Bavière pour

nous deux dans les environs. » (*RTP, CS, I, 295-296*). Tout wagnérien riche, et même un juif comme Swann, peut se prendre, moyennant finance, pour le double ou l'héritier de Louis II. Ou encore : « Les géographes, les archéologues nous conduisent bien dans l'île de Calypso, exhument bien le palais de Minos. Seulement Calypso n'est plus qu'une femme, Minos qu'un roi sans rien de divin. » (*RTP, JF, II, 301*). Le monde proustien est peuplé de rois qui n'ont plus rien de divin : car le fil ténu qui les relie au divin ne relève plus de croyances collectives, unanimes, mais de la croyance atomisée de sujets ou de micro-communautés qui s'agrègent autour de la conception particulière qu'elles se font d'une royauté qui, pour tout autre qu'elles, n'a effectivement plus rien de divin. Donnons enfin cet exemple savoureux entre tous :

Ils affectaient une attitude de méprisante ironie à l'égard d'un Français qu'on appelait Majesté et qui s'était, en effet, proclamé lui-même roi d'un petit îlot de l'Océanie peuplé par quelques sauvages. Il habitait l'hôtel avec sa jolie maîtresse, sur le passage de qui quand elle allait se baigner, les gamins criaient : « Vive la reine ! » parce qu'elle faisait pleuvoir sur eux des pièces de cinquante centimes. Le premier président et le bâtonnier ne voulaient même pas avoir l'air de la voir, et si quelqu'un de leurs amis la regardait, ils croyaient devoir le prévenir que c'était une petite ouvrière.

– Mais on m'avait assuré qu'à Ostende ils usaient de la cabine royale.

– Naturellement ! On la loue pour vingt francs. Vous pouvez la prendre si cela vous fait plaisir. Et je sais pertinemment que, lui, avait fait demander une audience au roi qui lui a fait savoir qu'il n'avait pas à connaître ce souverain de Guignol. [...]

Et sans doute tout cela était vrai, mais c'était aussi par ennui de sentir que pour une bonne partie de la foule ils n'étaient, eux, que de bons bourgeois qui ne connaissaient pas ce roi et cette reine prodigues de leur monnaie, que le notaire, le président, le bâtonnier, au passage de ce qu'ils appelaient un carnaval, éprouvaient tant de mauvaise humeur et manifestaient tout haut une indignation au courant de laquelle était leur ami le maître d'hôtel, qui, obligé de faire bon visage aux souverains plus généreux qu'authentiques, cependant tout en prenant leur commande, adressait de loin à ses vieux clients un clignement d'œil significatif. (*RTP, JF, II, 37*)

En quoi ce texte ironique est-il souverainement moderne dans sa manière de penser le royal ? De multiples et dégrisantes leçons peuvent en être tirées. Premier enseignement : est royal celui qui décide de l'être ; comme le montre à son insu roitelet autoproclamé d'Océanie, on ne naît pas royal, on le devient, par une libre décision. Le geste sacrilège de Bonaparte prenant des mains du Saint-Père la couronne qui le fait empereur dit que l'homme moderne choisit de ne tenir sa royauté que de lui-même. Cette autonomie est évidemment ce qui heurte le plus le penseur de l'hétéronomie, qui veut croire en l'objectivité d'un principe auquel il faut se soumettre. Second enseignement : est royal celui qui se donne les moyens de l'être ; à cet égard, il vous suffit d'une pluie de piécettes pour acheter et piéger le regard qui vous consacre roi. L'argent et le spectacle sont le nerf des royautés modernes. Troisième enseignement : Proust ne serait que le satiriste intelligemment réactionnaire de la dévalorisation de l'idée royale s'il n'introduisait le regard envieux de bourgeois qui, n'osant pas être royaux, par respect, avarice ou peur du ridicule, ne supportent pas l'idée que d'autres le soient. Est-il insignifiant que ces bourgeois soient tous des hommes de loi ? Ils incarnent la loi contre le désir, et le principe de réalité contre le principe de plaisir : l'aigreur du bourgeois monarchiste consiste à refuser au *premier venu* le droit de se faire ou de se croire roi, au nom d'une autorité ou d'une tradition qui départage le vrai roi du faux roi, l'essence royale du simple Guignol. « Nous sommes de ceux qui révèrent les vraies majestés » estiment ces bourgeois, quelque peu pharisiens. Soit. Mais Proust se moque bien de leur combat d'arrière-garde et les renvoie à leur acrimonie. Que faut-il en conclure ?

4. Ma royauté est-elle de ce monde ?

Proust n'est pas un philosophe systématique ; il n'a de pensées que celles qui lui permettent d'écrire des scènes de roman. Et pourtant, je suis tenté de chercher derrière cet engagement du roman proustien à montrer et ce faisant à valoriser ce statut moderne des rois de pacotille une sorte de philosophie. Le cœur de cette pensée, c'est le lien très fort entre analogie et prostitution, ou si l'on préfère un autre mot, *profanation*. Proust, poète des représentations romanesques s'efforçant de montrer le monde tel qu'il est, insère la royauté dans un réseau d'analogies qui désacralisent la personne royale pour la livrer aux quatre vents de la créativité démocratique :

Et ainsi – tandis que quelque artiste lisant les Mémoires du XVII^e siècle, et désirant de se rapprocher du grand Roi, croit marcher dans cette voie en se fabriquant une généalogie qui le fait descendre d'une famille historique ou en entretenant une correspondance avec un des souverains actuels de l'Europe, tourne précisément le dos à ce qu'il a le tort de chercher sous des formes identiques et par conséquent mortes – une vieille dame de province qui ne faisait qu'obéir sincèrement à d'irrésistibles manies et à une méchanceté née de l'oisiveté, voyait sans avoir jamais pensé à Louis XIV les occupations les plus insignifiantes de sa journée, concernant son lever, son déjeuner, son repos, prendre par leur singularité despotique un peu de l'intérêt de ce que Saint-Simon appelait la « mécanique » de la vie à Versailles, et pouvait croire aussi que ses silences, une nuance de bonne humeur ou de hauteur dans sa physionomie, étaient de la part de Françoise l'objet d'un commentaire aussi passionné, aussi craintif que l'étaient le silence, la bonne humeur, la hauteur du Roi quand un courtisan, ou même les plus grands seigneurs, lui avaient remis une supplique, au détour d'une allée, à Versailles. (*RTP, CS, I, 117*)

Comment se rapprocher de l'idée de la royauté louis-quatorzienne ? Certainement pas par le biais respectueux des contiguïtés métonymiques. Tout ce qui ressemble au roi en vertu d'attestations logico-référentielles reste, du point de vue de l'art, improductif. Retrouver l'essence du roi, c'est donc consentir à un décentrement qui « profane » l'idée de roi en la retrouvant ailleurs que sous ses formes convenues. L'analogie, à la fois ludique et pertinente, véritable ouvroir de potentialités cognitives, est la matrice de cette écriture qui enregistre de nouvelles lois sociologiques au moyen d'un discours figuré, poétique et romanesque.

C'est pourquoi le *moment* moderne entre tous de l'œuvre simultanée de déconstruction et de restauration du sentiment monarchique apparaît lorsque le grand prêtre du légitimisme, Charlus, découvre dans l'éventail de la reine de Naples un emblème à la fois sublime et dérisoire de la monarchie, comme l'est, selon Charlus et Proust, la monarchie elle-même :

« L'éventail qu'elle a posé pour mieux applaudir Vinteuil mérite de rester plus célèbre que celui que Mme de Metternich a brisé parce qu'on sifflait Wagner. – Elle l'a même oublié, son éventail », dit M^{me} Verdurin, momentanément apaisée par le souvenir de la sympathie que lui avait témoignée la Reine, et elle montra à M. de Charlus l'éventail sur un fauteuil. « Oh ! comme c'est émouvant ! s'écria M. de Charlus en s'approchant avec vénération de la relique. Il est d'autant plus touchant qu'il est affreux ; la petite violette est incroyable ! » Et des spasmes d'émotion et d'ironie le parcouraient alternativement. « Mon Dieu, je ne sais pas si vous ressentez ces choses-là comme moi. Swann serait simplement mort de convulsions s'il avait vu cela. Je sais bien qu'à quelque prix qu'il doive monter, j'achèterai cet éventail à la vente de la Reine. Car elle sera vendue, comme elle n'a pas le sou », ajouta-t-il, la cruelle médisance ne cessant jamais chez le baron de se mêler à la vénération la plus sincère, bien qu'elles partissent de deux natures opposées, mais réunies en lui. Elles pouvaient même se porter tour à tour sur un même fait. Car M. de Charlus qui, du fond de son bien-être d'homme riche, raillait la pauvreté de la Reine, était le même qui souvent exaltait cette pauvreté et qui, quand on parlait de la princesse Murat, reine des Deux-Siciles, répondait : « Je ne sais pas de qui vous voulez

parler. Il n'y a qu'une seule reine de Naples, qui est sublime, celle-là, et n'a pas de voiture. Mais de son omnibus elle anéantit tous les équipages et on se mettrait à genoux dans la poussière en la voyant passer. » (RTP, P, III, 778-779)

Une fois encore se nouent, dans la même tresse jubilatoire, les trois fils de la réflexion moderniste, et donc non conclusive, de Proust. Le premier fil est celui de l'émotion, de la reconnaissance et de la vénération de la sacralité royale. L'éventail participe de l'essence d'une royauté capable d'anéantir tous ceux qui, voulant rivaliser avec elle, refuseraient de se mettre à genoux à son passage. Le second fil est celui de l'ironie : le sarcasme luciférien de Charlus, dans sa vanité d'homme riche, saisit la croyance monarchique au défaut de son armure, dans son absence d'argent. Si la royauté de la reine de Naples n'est pas de ce monde, elle usurpe un rang qui n'est dû qu'à Dieu ; mais si elle est de ce monde, pourquoi n'a-t-elle pas l'argent qui lui donne l'éclat et la visibilité seyant à un roi ? Le troisième fil est celui de la pensée critique : prenant le relais de son personnage, Proust montre qu'il y a incommensurabilité entre la grandeur d'établissement qui vient du monde et la grandeur spirituelle qui vient de la grâce divine. Or la monarchie voudrait cumuler les deux ordres, l'ordre politique des visibilités, et l'ordre invisible de la mystique. Proust, lui, ne cesse de montrer le décumul entre ces deux fonctions. Son roman n'est donc pas mystique, il est réaliste.

Peut-on pousser un peu plus loin la réflexion ? Le réalisme de Proust se rapproche tout près de celui, quasi évangélique, d'un Rousseau quand il donne les raisons profondes de l'échec de la monarchie en France :

Louis XIV (auquel les entichés de noblesse de son temps reprochent pourtant son peu de souci de l'étiquette, si bien, dit Saint-Simon, qu'il n'a été qu'un fort petit roi pour le rang en comparaison de Philippe de Valois, Charles V, etc.) fait rédiger les instructions les plus minutieuses pour que les princes du sang et les ambassadeurs sachent à quels souverains ils doivent laisser la main. [...] Mais dès qu'il s'agit *d'un sentiment profond, des choses du cœur*, le devoir, si inflexible tant qu'il s'agit de politesse, change entièrement. Quelques heures après la mort de ce frère, une des personnes qu'il a le plus aimées, quand Monsieur, selon l'expression du duc de Montfort, est « encore tout chaud », Louis XIV chante des airs d'opéras, s'étonne que la duchesse de Bourgogne, laquelle a peine à dissimuler sa douleur, ait l'air si mélancolique, et voulant que la gaieté recommence aussitôt, pour que les courtisans se décident à se remettre au jeu ordonne au duc de Bourgogne de commencer une partie de brelan. [...] Comme le voyageur retrouve, presque semblables, les maisons couvertes de terre, les terrasses que purent connaître Xénophon ou saint Paul, de même dans les manières de M. de Guermantes, homme attendrissant de gentillesse et révoltant de dureté, esclave des plus petites obligations et délié des pactes les plus sacrés, je retrouvais encore intacte après plus de deux siècles écoulés cette déviation particulière à la vie de cour sous Louis XIV et qui transporte les scrupules de conscience du domaine des affections et de la moralité aux questions de pure forme. (RTP, CG, II, 728-729, je souligne)

Nous y sommes ! Le grand reproche que Proust adresse à la monarchie ne lui vient pas, on le voit, de sa nature d'esthète : car comment l'esthète ne se plairait-il pas à la théâtralisation permanente de la vie à Versailles ? À Versailles, la vie se place sous le signe de la beauté pour célébrer le nouvel ordre politique instauré par la monarchie vraiment absolue de Louis XIV. Vraiment absolue ? Mais que reste-t-il de faux, malgré tout le faste et toute la culture monarchique qui s'y déploient, à Versailles ? En quoi cet absolu de la monarchie échoue-t-il à se perpétuer en tant que style de vie et forme de gouvernement ? Où est la faille ? C'est Rousseau qui la décrira et la montrera un siècle plus tard, dans ce siècle qui ne sera justement plus celui de Louis XIV : pour Rousseau, quand les formes de la vie sociale ne sont plus vivifiées par un « sentiment profond », quand les « choses du cœur » sont systématiquement

sacrifiées au profit d'un rituel même splendidement baroque, alors la forme s'évide et s'offre à toutes les facticités de la profanation. La République l'a emporté, parce qu'à tous les sens du terme, la Monarchie a manqué de *cœur* : de courage pour se reformer, de générosité et de spiritualité créatrices. Pour Rousseau, comme pour Proust, c'est le cœur qui juge avec autorité des formes : que le cœur défaille, que le cœur n'y soit plus, et tout l'édifice vacille. Une génération après l'ultime tentative de restauration monarchique en France, Proust le romancier a posé ce diagnostic, aussi bien moral ou spirituel que politique, sur la royauté française. Reste à chacun de dire s'il s'est ou non trompé.